

Surprise à Hygiksvall

Jean Désy

JE VOYAGEAIS AU NORD de l'Europe. Je vivais mon année *on the road*, comme Kerouac le vagabond, le nomade, l'itinérant lancé tous azimuts afin d'assouvir sa quête intérieure. Cette quête me faisait vivre tout à la fois, joies et folies, dans le plus parfait état d'aventure.

Après un assez long séjour en Afrique, je m'étais retrouvé en pleine norditude de lacs, de rivières, d'épinettes et de loutres, mais à trois mille kilomètres de chez moi, étrangement replongé dans ces lieux mêmes où, depuis mon enfance, j'aime respirer, faire du ski de fond et bâtir des cabanes.

Au gré des itinéraires de train et de bus choisis quasiment au hasard, j'avais abouti à Hygiksvall, petite ville coquette de deux mille maisons peut-être, où le soleil se couchait à peine lors du solstice d'été, où les nuits devaient être très longues en hiver, mais pleines de surprises. C'était septembre. L'air du Nord goûtait bon.

En Afrique, j'avais beaucoup marché dans les montagnes, là où l'eau et l'air étaient purs, certes, mais aussi dans des zones plus rudes pour la santé, dans des plaines subsahariennes, parmi des populations souvent extrêmement pauvres. Là, mon corps avait crié, et plus souvent qu'autrement. J'avais parfois été pris de diarrhées explosives. « Mauvaises bactéries... Parasites ? » avais-je pensé en me soignant de manière plutôt empirique grâce à certains médicaments trouvés çà et là. Mais dénicher un banal antibiotique est parfois difficile en Afrique. Ici, en pays nordique, je me disais que si mon corps devait chanceler à nouveau, je tomberais facilement sur une clinique ou même sur un petit hôpital.

À ma première nuit à l'auberge d'Hygiksvall, je fus de nouveau pris de nausées. Les crampes commencèrent quelques heures plus tard, suivies d'abondantes diarrhées nauséabondes. L'Afrique refaisait surface : trop de pauvretés accumulées, trop de souffrances mal

digérées... Je n'avais plus de ciprofloxacine, ayant avalé mes derniers comprimés alors que je vagabondais entre la Tanzanie et l'Ouganda. Mais à l'hôpital d'Hygiksvall, il y aurait tout ce qu'il me fallait. Je pourrais profiter d'une analyse de selles, savoir quel microbe, quelle détestable entité me contaminait...

Après une dure nuit, au petit matin, lorsque je demandai à la propriétaire de l'auberge où se trouvait la clinique la plus proche, s'il y avait même un hôpital à Hygiksvall, elle me fit un remarquable sourire, beaucoup trop large pour être habituel, bien que cette blonde aux joues cramoisies semblât pouvoir rire facilement de tout et de rien. Après que j'eus répété ma question, la dame, plus rieuse que jamais, crut bon d'insister en écrivant sur un bout de papier : « Tongström ». Cette ville, plus grande qu'Hygiksvall, se trouvait à une centaine de kilomètres plus au nord. Je demandai à nouveau où se trouvait la clinique médicale ou même une pharmacie. La dame me répondit qu'il n'y en avait pas. Large sourire de dame en bonne santé... Quelques filaments argentés dans ses cheveux, sur les tempes, me firent penser qu'elle devait approcher de la quarantaine... Tout à coup, elle me demanda de lui décrire quels étaient mes symptômes, comme si, en plus de s'occuper d'une auberge, elle avait été infirmière. Combien de selles j'avais eues pendant la nuit, leur couleur, leur consistance, le type de crampes abdominales, dans quel quadrant j'avais le plus mal, les possibles rapports avec mon dernier épisode d'entérite, là-bas, en Afrique... Avais-je affaire à un médecin à la retraite qui avait décidé de changer de métier après avoir beaucoup travaillé dans une grande ville sudiste, ayant pris le cap du Nord avec l'idée de s'installer dans un bled où il n'y avait même pas de clinique ? Elle me demanda de préciser dans quelles parties d'Afrique j'avais vagabondé, quels médicaments j'avais pu ingurgiter.

Quand je lui parlai de ciprofloxacine, elle acquiesça, bougeant lentement la tête de bas en haut, un peu

L'auteur tient à rappeler que cette histoire n'est qu'une fiction. Jamais encore, dans sa vie, il n'a pu connaître une petite ville comme Hygiksvall.

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nuvanik et dans le pays cri.

comme l'aurait fait n'importe quel soignant consciencieux. Je ne pus m'empêcher de lui demander une nouvelle fois s'il n'y avait pas un médecin à Hygiksvall. Sans rien dire, elle me regarda dans les yeux, mais avec l'allure de quelqu'un qui se meurt d'envie de faire une bonne blague. « Êtes-vous médecin vous-même ? » demandai-je. Elle pouffa de rire, mais d'un rire qui me parut à la limite de l'impolitesse. Bien vite, elle s'arrêta. Je devais de toute évidence présenter une mine consternée. Une crampe, plus violente que les autres, me fit plier en deux. Je devais courir aux toilettes. « Aucun médecin à Hygiksvall ! » fit-elle, mi-sérieuse. « Mais vous-même, qui êtes-vous ? Une infirmière clinicienne ? » lançais-je en me sauvant, de la sueur me dégoulinant dans le dos. Je l'entendis crier : « Aubergiste. C'est suffisant ! ».

Quand je revins après avoir empesté pour des lustres sa salle de bains, la dame reposait le combiné. « Vous devriez recevoir votre ciprofloxacine dans trois heures. J'irai moi-même vous la chercher à la gare d'autobus. Je viens de téléphoner au pharmacien de Tongström. Cinq jours de traitement, ça devrait suffire, non ? »

Je n'en revenais pas ! Comment était-elle parvenue à obtenir une prescription médicale si rapidement ? Semblant lire dans mes pensées, elle m'apprit qu'à Hygiksvall, il était tout à fait usuel de procéder de cette manière. Quand quelqu'un avait besoin d'un médicament, il pouvait tout simplement appeler à la pharmacie, et le produit lui était envoyé par la poste ou, plus vite, par autobus, et la journée même ! « Sans consultation ! Sans prescription ! » m'écriai-je. « Mais... Qu'est-ce que vous pensez qu'il s'est passé entre vous et moi ! Il y a eu consultation » « Mais... Mais... » fis-je, à court d'arguments. « Hygiksvall est un endroit bien particulier... ajouta-t-elle, visiblement fière. Une idée de l'ancien maire. Il a pris sa retraite l'an dernier. C'était un visionnaire, ce Göran. Tout le monde s'entend là-dessus. Il a travaillé pendant vingt ans afin de rendre sa ville originale. Ce qu'il souhaitait pour ses concitoyens, c'était qu'ils soient capables de se soigner les uns les autres, sans l'aide obligatoire des professionnels, pour les maladies courantes, pour les petites choses de la vie, on s'entend là-dessus. Pas pour les péritonites ou les accidents graves. Mais pour les otites ou les gastro-entérites... comme la vôtre, par exemple ! Göran est parvenu à faire en sorte que tous les élèves suivent des cours de base en physiologie et en anatomie.

Au cours des années précédant leur départ pour l'université – vous vous doutez bien qu'il n'existe pas une telle institution à Hygiksvall ! –, les élèves apprennent l'art de faire un examen physique sommaire. Ils acquièrent aussi certaines notions de pharmacologie. Essentiel de connaître les dangers des effets indésirables des médicaments... Encore un peu et, ce matin même, je vous faisais un examen complet ! Mais sans toucher rectal ! » À ces mots, elle éclata de rire. J'eus l'impression que l'auberge au complet allait se réveiller pour rigoler en sa compagnie. Je dus à nouveau me précipiter aux toilettes. Épuisé, je décidai de réintégrer ma chambre.

Avais-je trouvé la réalisation de l'impossible « utopie » ? Il y avait longtemps que je me disais que chez la plupart des populations instruites dans le monde, poser un diagnostic devrait être accessible au commun des mortels. Dans le Grand Nord de mon pays, plusieurs infirmières apprennent comment traiter les affections courantes. Après parfois seulement quelques mois de formation, elles deviennent d'excellentes soignantes, capables de juger des possibilités diagnostiques dans la plupart des cas. Sans cours de médecine officiel, fortes de certaines notions fondamentales, ces soignantes offrent un travail de grande qualité, dans la mesure où des médecins les soutiennent en tout temps, par téléphone ou par Internet.

En fin d'avant-midi, tel que me l'avait prédit l'aubergiste, je reçus mes comprimés qu'elle vint me porter à ma chambre. D'emblée, je commençai le traitement, bus beaucoup de jus de fruits et gardai le lit. Vingt-quatre heures plus tard, j'allais mieux. Les crampes avaient disparu ; la diarrhée avait cessé. J'avais toutefois l'impression que certaines analyses m'étaient nécessaires. Et si, en plus de bactéries pathogènes, j'hébergeais un parasite, qui ne s'éradique pas par la ciprofloxacine ? Je demandai à Gertrud – c'était le nom de ma soignante – ce qu'elle en pensait. Elle m'apprit que, justement, elle en avait parlé à son frère, directeur de l'école. Si je faisais parvenir à Tongström deux ou trois échantillons de mes selles, un diagnostic plus précis pourrait être posé. Son frère connaissait personnellement, là-bas, une microbiologiste. Celle-ci pourrait me conseiller. Dans trois jours, nous aurions une meilleure idée. J'avais envie de rencontrer cet énergumène de directeur d'école, soignant à ses heures... Gertrud me sourit. Demain, jour de congé, elle pourrait m'organiser une ren-

contre. Pourquoi pas un souper en famille ?

Deux bouteilles de porto, une entrée de hareng fumé, de la truite fraîche badigeonnée de moutarde de Dijon, puis, comme dessert, des bleuets avec de la crème. Jorn, le frère de Gertrud, habitait seul une maisonnette située aux limites de la ville, dans un boisé de bouleaux gris où, près d'un ruisseau, il avait fait creuser un petit lac où s'ébattaient plusieurs centaines de truites arc-en-ciel.

À Hygiksvall, tous les élèves allaient à la même école. Jorn comptait d'ailleurs m'y inviter au cours des prochains jours, si je le voulais bien, si j'acceptais de passer un peu de temps dans leur humble bourgade. Je pourrais peut-être même assister à un cours d'anatomie offert aux petits, ou à une classe portant sur l'examen physique, donnée aux plus vieux. Gertrud me regarda, les yeux brillants. La bougresse pensait à sa blague du toucher rectal, je l'aurais juré ! Jorn raconta que depuis dix ans, c'en était fini, à Hygiksvall, des problèmes de recrutement des médecins ou des infirmières. Les gens étaient dorénavant maîtres de leurs soins et, pour cette raison, en bien meilleure santé. Je dois avouer que ce propos me laissa un brin perplexe.

Mais pourquoi ? Pourquoi ne pas avoir confiance en un principe si sain ? Dans une société où les gens vont à l'école, et où plusieurs seront même capables de suivre un cours universitaire, pourquoi des connaissances médicales de base ne feraient-elles pas partie des études, en même temps que la musique ou les mathématiques ? Pourquoi pas ? À peu près tout le monde finit par savoir ce qu'est une sinusite quand elle s'abat entre le front et les narines deux ou trois fois par année. J'avais ainsi souffert de sinusite maxillaire à plusieurs reprises. J'en connaissais parfaitement les symptômes les plus subtils. La plupart du temps, je me soignais en m'envoyant de puissants jets d'eau dans l'une ou l'autre narine en prenant ma douche ; un vieux truc, « lavage maison », qu'un ami otorhinolaryngologiste m'avait enseigné ! Et ça marchait, même assez bien ! Les antibiotiques venaient à la rescousse si le blocage et la sensation de fièvre persistaient.

Je demeurais pourtant perplexe. Va pour les entérites rapportées d'Afrique ! Va pour les sinusites à répétition ! Va pour une otite du nourrisson qu'une maman peut diagnostiquer à l'aide de son propre otoscope ! Mais si quelqu'un était victime d'un problème grave ? D'une crise d'épilepsie ? Pire : si un bébé devait subir un ar-

rêt respiratoire ? Qui peut intervenir avec la plus grande compétence ? Une maman ? Un pompier ? Un directeur d'école ou sa sœur ? Comment réagirait Gertrud si l'un de ses concitoyens faisait un infarctus du myocarde en pleine nuit ? Sourirait-elle de la même manière qu'elle l'avait fait avec moi ? S'il devait y avoir un accouchement d'urgence à Hygiksvall ? Si tout allait de travers comme cela survient parfois, quand l'hémorragie post-partum se mue en horreur ? Les adolescents d'Hygiksvall apprenaient-ils à maîtriser l'art des sages-femmes ?

À huit heures pile, le lendemain, après que j'eus rêvé d'un champ où les bleuets étaient plus gros que des citrouilles, après avoir vu passer dans le ciel une Gertrud volante accompagnée de dizaines d'outardes dodues, l'oiseau de tête pointant un long index vers le nord comme s'il avait voulu indiquer l'exacte destination où tout le monde devait se rendre, je m'éveillai en grande forme. Pour déjeuner, Gertrud me servit des crêpes aux framboises. Elle regrettait de ne pouvoir venir avec moi... trop de travail à l'auberge. Un bisou sur chaque joue, très sonore, me fit sursauter. Cette Scandinave sentait la lavande et le thym. Tout guilleret, je pris le chemin de l'école.

Le cours d'anatomie était donné par Santias, la professeure d'enseignement moral. Un peu partout, sur les murs, de grandes affiches : des hommes et des femmes, nus, des organes génitaux en gros plan, tout un dispositif hautement pédagogique pour une vingtaine de garçons et de filles. Santias devait avoir 30 ans : une beauté, du fond des yeux jusqu'au bout des cheveux. Elle avait déjà préparé ses élèves à ma venue. Aujourd'hui, ils allaient discuter de circulation sanguine.

En fin de cours, une petite rousse leva la main pour me demander si j'aimais leur ville. « Qui ne l'aimerait pas ! » m'entendis-je répondre. Cette classe pleine d'enfants maintenant ouverts à la beauté complexe du cœur, des artères et des avenues veineuses, des lits capillaires et des mystérieux lymphatiques, cette classe qui avait posé au bas mot cent soixante-quatre questions toutes plus pertinentes les unes que les autres à leur professeur, qui semblait s'amuser autant que travailler, m'avait émerveillé. De grands pans de clarté pénétraient dans chaque interstice de la pièce par d'immenses fenêtres. Dehors, de gros bouleaux blancs montaient la garde semblant protéger les humains de toute forme d'agression trop robotisante ou trop mondialisante. Hygiksvall...

Une fois les élèves partis, Santias s'approcha pour me serrer la main : « Je suis née ici », me confia-t-elle. Mon père était seul avec ma mère lors de son accouchement. Incroyable, vous ne trouvez pas ? » Ses yeux étaient d'un bleu turquoise délicat. « Si quelque chose de grave était arrivé ? » demandai-je sans avoir pu faire taire cette question. « Il y aurait eu M^{me} Thorngall, la sage-femme, me répondit-elle, tranquille. Et puis, il y a un hélicoptère qui aurait pu venir chercher ma mère. Mais ma mère ne tenait pas à accoucher à Tongström. Elle préférerait sa maison. Elle avait dû se rendre à l'hôpital pour mon frère à cause d'une présentation par le siège... Je suis heureuse d'être née ici. Je suis encore heureuse d'y vivre... »

Il faisait un temps magnifique, peut-être 15 degrés, sans vent. Santias me précédait. Nous traversions la rue. Cette jeune femme représentait la santé incarnée. J'en étais à me questionner sur ses amours. Avait-elle des enfants ? En voulait-elle ? Elle devait sûrement avoir un amoureux. Je n'entendis que le coup de klaxon. La jeune femme vola dans les airs, comme happée par une force maléfique. Un gros camion venait de la heurter. Il s'arrêtait. Ses pneus crissaient. Santias alla s'écraser la tête la première sur la chaussée. J'entendis le chauffeur, hystérique, hurler dans une langue inconnue. Mon réflexe premier fut de me dire que cet homme-là n'était pas d'Hygiksvall. Je courus vers Santias qui était comme cassée en deux. Une mare de sang lui sortait par la bouche, par le nez, par des plaies au thorax. Le visage était déformé, plusieurs os ayant été broyés sous l'impact. L'œil droit était complètement fermé à cause d'un immense hématome. Les bras, en extension, tremblaient de façon spasmodique. Soudain, elle se mit à convulser. Puis, elle vomit. Puis, plus rien. Le traumatisme crânien avait été massif. Derrière moi, le chauffeur pleurnichait. Je couchai Santias sur le côté. Elle ne respirait plus. J'entendis alors les voix de Jorn et de Gertrud qui venaient me chercher pour dîner. Gertrud s'agenouilla. Elle allait de toute évidence commencer le bouche-à-bouche. Il y avait du sang partout, beaucoup de sang. Jorn débarrassait tout un matériel d'urgence qu'il sortait comme par miracle d'une grosse boîte de plastique qui se trouvait dans le coffre arrière de son auto ! Il tendit un Ambu à Gertrud qui l'utilisa aussitôt. Mais le thorax de Santias ne se soulevait presque pas. « Vous avez de quoi l'intuber ? » demandai-je, quasiment par réflexe. « Vous êtes médecin ! » s'exclama

Gertrud. Je fis oui de la tête. Il aurait fallu un appareil à aspiration pour tout ce sang, toutes ces sécrétions. « Vous voulez un Combitube ? », demanda Jorn qui fouillait dans sa boîte. Je l'insérai dans la gorge de la mourante. Bientôt, d'autres bras, d'autres mains intervinrent. J'entraperçus une élève de Santias qui s'occupait d'appeler les secours. Vingt minutes plus tard, un hélicoptère se posait. Deux ambulanciers prirent la relève. Nous nous envolâmes avec eux, Jorn, Gertrud et moi. Santias avait constamment besoin d'être alimentée en oxygène. Sa pupille gauche restait dilatée, fixe. Pilote et copilote fonçaient vers le nord. Là-bas, on pourrait faire plus, beaucoup mieux ! J'essayais de m'en persuader.

L'hélicoptère atterrit à dix mètres de l'entrée de l'urgence. Tous étaient prêts à nous recevoir : brancardiers, infirmières, médecins, laborantins. Une heure plus tard, un homme dans la cinquantaine, chauve, la barbe longue, grisonnante, vint vers nous. Il nous annonça que Santias était morte. On allait prélever plusieurs de ses organes pour des transplantations. Il nous dit qu'il regrettait, puis il disparut. Cet homme était de toute évidence éreinté. Moi, j'avais envie de brailler toutes les larmes que je n'avais jamais pu expulser dans ma vie.

Le retour à Hygiksvall se fit en taxi. Il faisait toujours un temps splendide. Au ciel, je remarquai un groupe de nuages qui ressemblaient à des oiseaux aquatiques. J'eus la pensée que même ces oiseaux-là peuvent se noyer. Une fois chez Gertrud, le cognac ne réussit pas à me dérider. Jorn et sa sœur étaient aussi accablés que je pouvais l'être. Il me semblait que je n'avais le cœur qu'à une chose : un peu de poésie. Jorn sortit un petit livre de la bibliothèque qui occupait tout un mur du salon. Je crus reconnaître le prénom de l'auteur : Sören... Lentement, Jorn commença à lire... : « Il suffit du simple courage humain pour renoncer à toute la réalité temporelle et obtenir l'éternité : mais que je l'obtienne et que je puisse, tout à la fois, y renoncer pour l'éternité entière, voilà qui est contradictoire. Il faut plutôt un humble et paradoxal courage pour saisir toute la temporalité en vertu de l'absurde, et ce courage est celui de la foi. »

Gertrud dit alors que ce passage devait être du philosophe Kierkegaard. Je sus que je passerais encore beaucoup de temps à Hygiksvall. ☞

Date de réception : 25 juillet 2006

Date d'acceptation : 9 août 2006